

# Festival du film juif de Montréal 2005

## Engrenages

Élie Castiel

---

Numéro 238, juillet–août 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Castiel, É. (2005). Festival du film juif de Montréal 2005 : engrenages. *Séquences*, (238), 6–6.

## MANIFESTATIONS

## FESTIVAL DU FILM JUIF DE MONTRÉAL 2005

## ENGRENAGES

La 10<sup>e</sup> édition du Festival du film juif de Montréal était d'une qualité exceptionnelle, résultat peut-être d'une tendance de plus en plus répandue à questionner, profondément et sous tous les rapports, l'identité juive.

Élie Castiel

Par l'entremise du cinéma, les passions s'adoucissent, les conflits s'amenuisent, l'irrationalité se transforme en cohérence. Des six films que nous avons eu l'occasion de visionner, trois en provenance d'Israël ont retenu notre attention, justement parce qu'ils démontrent, chacun à sa façon, le renouveau de ce cinéma national, jusqu'ici cantonné, mis à part quelques exceptions, dans un modèle tribal.

Avec **Campfire** (Medurat Hashevet — voir critique, p. 54), Joseph Cedar reprend les codes de la comédie dramatique en y insérant des éléments contemporains valables et discursifs. De David Ofek, **Nº. 17** fictionalise le documentaire en prenant l'approche de l'enquête. Dans un autobus qui fut la cible d'un attentat suicide, une des dix-sept personnes tuées n'a pas pu être identifiée. La victime fut enterrée quelques semaines plus tard dans une tombe anonyme. Voulant en savoir plus, le cinéaste a mené une enquête minutieuse jusqu'au dévoilement final, d'une charge émotive explosive. Mais au-delà du mystère entourant le disparu sans nom, on découvre également un portrait saisissant de la réalité contemporaine israélienne, prise dans ses tracas politiques et territoriaux et une difficulté à vivre qui se manifeste de plus en plus au quotidien. Avec **Nº. 17**, Ofek brosse le tableau d'un pays en proie à ses démons intérieurs. Et c'est peut-être bien dans un apaisement du conflit politique qui l'envenime, qu'il trouvera sa voie. Édifiant.

Mais la grande surprise de cette dixième édition est indéniablement le film des frères et sœurs Ronit et Shlomi Elkabetz à qui l'on doit le grave mais magnifique **Or** (Mon trésor). Leurs origines séfarades sont pour quelque chose dans cette histoire de couple maudit, deux êtres qui ne peuvent plus s'entendre mais qui, par la force des traditions et des codes stricts de la religion, doivent sacrifier tout ce qu'il leur reste d'humain : leur individualité.

Après de longues décennies d'un cinéma israélien mettant essentiellement en scène des personnages d'origine ashkénaze, le vent tourne et on voit de plus en plus de cinéastes et de comédiens qui sont originaires des pays d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient s'exprimer par le biais du cinéma. Mais cette intégration est d'autant plus séduisante qu'elle ne se limite pas à illustrer l'âme et la conscience d'une culture lointaine. Au contraire, c'est de la nouvelle dynamique israélienne qu'il s'agit, avec toute sa diversité, ses multiples croyances, ses altérités sexuelles, politiques et sociales.

Chose étrange, si l'on se fie aux films israéliens visionnés au cours du festival, jamais il n'est question du conflit israélo-palestinien. Parti pris délibéré qui consiste à dépolitiser le quotidien, à l'humaniser. Les territoires dont il est question ici sont ceux creusés entre l'homme et la femme, entre l'épouse et la mère, entre la modernité et la tradition. Avec **Prendre femme** (Ve'Lakhata Lehe Isha), Ronit Elkabetz (également magnifique interprète principale) renoue avec la tradition du mélodrame en offrant un film d'un extraordinaire pouvoir de séduction. Le film fera l'objet d'une critique lors de sa sortie qu'on annonce pour bientôt.



Prendre femme

Nous avons également vu **Heir to Execution** d'Ivy Meeropol, petite fille des légendaires Julius et Ethel Rosenberg. Film-enquête sur la recherche de la vérité, mais aussi tableau d'un pays en proie à ses incertitudes et à ses préjugés. De Ferzan Ozpetek, **Facing Windows** (La finestra di fronte) étonne particulièrement par sa forme. D'une grande élégance et habile dans sa construction, ce drame humain contemporain séduit également par sa retenue, sa prudence et une sensualité esquissée avec tact et aplomb. Et de Lorraine Lévy, nous avons apprécié le sympathique **La première fois que j'ai eu 20 ans**, sans prétention, et qui met en scène une Marilou Berry aussi étonnante que désinvolte. Bref, une dixième édition marquée du sceau de la diversité et de la qualité. ⑤